

Natalie Petiteau

## Pour une anthropologie historique des guerres de l'Empire

---

### Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

### Référence électronique

Natalie Petiteau, « Pour une anthropologie historique des guerres de l'Empire », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 30 | 2005, mis en ligne le 28 mars 2008. URL : <http://rh19.revues.org/index1013.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Société d'histoire de la révolution de 1848

<http://rh19.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://rh19.revues.org/index1013.html>

Document généré automatiquement le 30 janvier 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

Natalie Petiteau

## Pour une anthropologie historique des guerres de l'Empire

- 1 Si le bicentenaire du couronnement de Napoléon a suscité une floraison d'ouvrages<sup>1</sup>, il a ce faisant montré à quel point persiste la fascination pour le grand homme et laissé constater une fois de plus la négligence de la plupart des historiens, français ou étrangers, à l'égard des réalités sociales de ce temps. Pourtant, comprendre la portée de l'action de Napoléon ne peut se faire sans s'interroger sur la façon dont ses contemporains ont vécu ces années d'une exceptionnelle densité événementielle. En ce qui concerne le domaine militaire, il peut sembler que tout est déjà connu, tant sont nombreuses les pages d'histoire consacrées à la stratégie des batailles mémorables ou aux récits des anecdotes finalement constitutives de la légende. Pourtant, on a jusqu'à présent généralement négligé de poser aux guerres de l'Empire les questions renouvelées par l'anthropologie qu'Olivier Chaline a pu appliquer à la bataille de la Montagne Blanche<sup>2</sup>, ou que Jean Chagniot a évoquées à propos des combats de la période moderne<sup>3</sup>, ou encore que John Keegan a soulevées à propos d'Azincourt, de Waterloo et de la Somme<sup>4</sup>, sans oublier les récentes relectures de la Première guerre mondiale<sup>5</sup>. En fait « situation politique passionnelle et existentielle, la guerre, souligne Arlette Farge, est un événement en instance qui démultiplie les sentiments tout en obligeant les êtres humains à devenir autres que ce qu'ils voulaient ou s'imaginaient être »<sup>6</sup> : l'historien de toute période de guerre devrait donc s'interroger sur la peur du combattant, sur ses convictions ou ses résignations, mais aussi sur la temporalité qu'elle lui inflige ou encore sur la mémoire que la guerre inscrit en lui.
- 2 Pourtant les regards portés sur les guerres de l'Empire demeurent pour leur part essentiellement figés par l'immobilisme qui caractérise toute une partie de l'historiographie de la période<sup>7</sup>, du moins du côté des publications francophones qui n'ont guère rebondi sur les premières belles approches de Jean Morvan<sup>8</sup>. En revanche Gunther Rothenberg, mais plus encore Rory Muir puis Alan Forrest ont pour leur part proposé des réflexions en ce sens<sup>9</sup>. Or, l'histoire de l'Empire n'a-t-elle pas tout à gagner d'une approche renouvelée de la vie des hommes en guerre ? Un questionnement anthropologique permettrait de comprendre, sans anachronisme, comment les soldats de la Grande Armée ont vécu cette expérience qui a suscité tant de pages d'histoire, en accordant donc attention à l'individu face à la guerre, aux modes de relations à l'autre et aux systèmes de représentations. Car la Grande Armée, qui a vu passer dans ses rangs près de 2 500 000 hommes, dont 1 660 000 Français, a constitué un espace au sein duquel une partie des jeunes générations ont découvert de nouvelles façons de vivre et de penser, de nouveaux modes d'être et d'agir ensemble, de nouvelles voies de compréhension du politique et de la nation. Les guerres de l'Empire, dans la suite de celles de la Révolution, mêlent à une minorité de soldats de métier des civils qui n'ont pas choisi de faire de la guerre leur métier et qui se trouvent pourtant amenés à faire face à une guerre d'une rudesse sans précédent, à une guerre totale, si l'on suit Jean-Yves Guiomar, devenue croisade idéologique<sup>10</sup> : ce que Goethe dit déjà à propos de Valmy<sup>11</sup> va en s'accroissant au fil des années du Consulat et de l'Empire. Le bilan des pertes de guerre que Jacques Houdaille a tenté de dresser suggère bien, d'ailleurs, une préfiguration à la brutalisation de la guerre<sup>12</sup> : la proportion du nombre des morts et disparus franchit un premier palier entre 1805 et 1806, puis un second entre 1811 et 1812<sup>13</sup>, ce qui a donné lieu à l'image d'une guerre devenue boucherie, comme en témoignent les représentations de la bataille d'Eylau. L'individu dans les guerres napoléoniennes fait donc l'expérience de situations inédites : comment réagit-il à cette aggravation de la dangerosité des combats ?
- 3 Les sources ne manquent pas pour faire sortir de l'ombre les combattants des guerres de l'Empire : outre les lettres qu'ils ont écrites et dont une partie – infime sans doute – a été conservée, les soldats de l'Empire peuvent également être pistés dans les archives constituées

pour l'enrôlement des conscrits puis pour la gestion des régiments, dans les dossiers de pension ou encore dans les mémoires rédigés par une minorité de survivants<sup>14</sup>. Même s'il convient de prendre ce type de source avec beaucoup de précautions car il y a écriture *a posteriori*, les pages des mémorialistes sont précieuses parce que d'une part elles sont tellement nombreuses que les croisements de sources sont aisés, d'autre part elles renseignent sur la façon dont les événements vécus ont marqué les mémoires des acteurs, sur la façon dont ceux-ci ont gardé le souvenir des jours de marche ou des heures de combats. Mais on se contentera ici de la grille partielle d'interrogation évoquée plus haut et on ne fera qu'ouvrir un programme d'enquête à partir des premiers indices relevés au fil de dépouillements partiels, complémentaires d'une première publication<sup>15</sup>, mais à mener de façon bien plus systématique<sup>16</sup> pour aboutir à une meilleure connaissance des contemporains du début du XIX<sup>e</sup> siècle.

## L'individu dans une guerre nouvelle

- 4 L'un des intérêts d'une approche anthropologique est l'observation des modalités suivant lesquelles de jeunes hommes issus de milieux populaires, voués initialement dans leur immense majorité aux travaux des champs, ont été amenés à acquérir des habitudes nouvelles. Certes, l'acculturation à la vie militaire se fait pour partie suivant des modalités déjà observées antérieurement. Reste que les soldats des années napoléoniennes appartiennent à une armée de conscrits qui n'est ni dans la logique des recrutements de l'Ancien Régime, ni dans celle des volontaires de 1792 : la guerre de défense est devenue, après l'an II, une guerre de conquête, obligée dès 1793 de recourir à la réquisition<sup>17</sup>, et imposant des combats de plus en plus violents.
- 5 Il est vrai que, pour ce qui est de l'entrée dans la vie militaire, les données ne sont pas forcément nouvelles. La vie de soldat impose toujours aux jeunes recrues de se familiariser avec des contraintes ignorées d'eux. Se plier à la discipline militaire, c'est découvrir un rythme de marche différent de celui de la vie civile, c'est porter des vêtements à l'ajustement desquels nul n'est habitué, c'est acquérir, donc, un souci de correction vestimentaire qui apparaît sans doute à beaucoup bien étrange et bien vain, c'est apprendre le maniement d'armes à feu qui sont différentes des armes de chasse que certains ont pu connaître antérieurement, ou d'armes blanches qui n'ont rien à voir avec celles qu'ils ont pu manipuler dans leur vie de civils. Ce dressage du corps commence pour beaucoup lors des premières marches qui sont source de douleur, particulièrement pour les jeunes citadins, moins rompus que leurs camarades ruraux à parcourir de longues distances à pied. Ainsi le sergent Faucheur, issu d'une famille de petite bourgeoisie d'office ruinée par la Révolution, se souvient :

« J'avais de bons jarrets et de solides épaules, mais la peau de la plante de mes pieds était encore trop fine et délicate comme celle d'un jeune citadin, de sorte que pour arriver à l'étape je souffrais tout ce qu'il est permis d'imaginer »<sup>18</sup>.

- 6 Exténués, les soldats l'étaient d'autant plus qu'ils souffraient en campagne de mauvaises conditions de logement, confrontés en cela aux spécificités de ces guerres où l'usage des tentes a été supprimé<sup>19</sup> : quand ils ne dormaient pas simplement au bivouac, ils ne disposaient souvent que d'églises ou de couvents froids et humides, parfois de maisons non habitées<sup>20</sup>. Ils avaient plus encore à faire face à une pénurie de vivres et d'argent. La solde journalière d'un grenadier, d'un carabinier ou d'un voltigeur est de 35 centimes<sup>21</sup>. Pour le reste, l'État ne fournit que le pain de munitions et, en temps de guerre seulement, la viande. La maigre solde sert donc à l'acquisition de nourriture et à l'entretien du linge et des chaussures. De surcroît, cette solde n'est pas payée régulièrement : à la fin de 1806, l'arriéré est de cinq mois. Au total, les témoignages ne manquent pas sur cet état quasi permanent de pénurie<sup>22</sup>. Le sergent Faucheur décrit les bouillies de viande ou les « ratatouilles » de biscuit dont ils se nourrissent en soulignant qu'avec un pareil régime, il était impossible d'être correctement restauré et d'endurer facilement des marches épuisantes sous les intempéries. De même, le sergent Lavaux garde de mauvais souvenirs des semaines consécutives à la bataille d'Ostrolenka, en 1807 :

« Il y avait [...] plus de trois semaines que nous ne mangions que des pommes de terre. Cela nous avait donné la diarrhée et nous ne pouvions plus tenir sur nos jambes. On aurait dit que nous

avons des jambes de cire. Nous avons tous le visage pâle et livide comme des fantômes. On ne pouvait pas marcher une demi-lieue sans se reposer »<sup>23</sup>.

7 Le portrait du soldat en campagne est donc celui d'un homme souvent affamé et trempé, dormant peu, voué ainsi plus facilement à la maladie<sup>24</sup>. Les soldats des armées napoléoniennes ne vivent donc pas dans des conditions qui peuvent garantir l'efficacité de tous au combat : leurs récriminations *a posteriori* montrent que, si la Révolution a conduit à l'avènement de la guerre totale<sup>25</sup>, elle n'a pas abouti à l'élaboration d'une armée réellement moderne. Celle-ci fonctionne encore selon des logiques d'Ancien Régime, et les officiers oublient qu'ils ont sous leurs ordres des citoyens-combattants. En ce sens, il y existe une contradiction majeure entre le sens politique du conflit, et les moyens mis en œuvre pour atteindre une victoire à réaffirmer sans cesse. La loi Jourdan ne suffisait pas à faire des armées françaises un moyen de guerre résolument moderne. Encore aurait-il fallu que les conscrits aient été respectés, en tant que citoyens, et non pas traités comme l'étaient les sujets des rois Bourbons. Si, contrairement à ce qu'il est advenu durant la Révolution, il y a bien, à partir de 1800, un pouvoir politique qui contrôle l'ensemble des actions militaires, si ce pouvoir a eu le souci d'améliorer le service des ambulances et même des vivres, il n'a pas pour autant réussi à donner à ses guerriers des conditions de vie qui auraient réellement permis de renouveler l'art de la guerre. Cela était totalement hors des cadres de pensée de ce temps là. Affrontés aux contraintes d'une vie quotidienne marquée par la pénurie, les soldats deviennent bien plus hommes de la débrouillardise permanente qu'hommes de guerre, même s'ils doivent affronter les réalités de batailles d'une violence effrayante.

8 Moment d'agression intense, ce qu'elle est déjà sous l'Ancien Régime, la bataille devient cependant, avec les guerres de la Révolution et de l'Empire, plus fréquente et plus meurtrière, imposant aux hommes d'affronter un univers dont la violence constitue un espace sonore et visuel absolument hostile. En témoigne par exemple cette description du combat du pont d'Alcoléa en 1808, par le lieutenant Cosme Ramaeckers :

« Après un combat assez bien soutenu pendant deux heures, le général Dupont fit battre la charge, et ordonna de prendre le pont d'assaut. Aussitôt, on entend de toutes parts, au pont, le bruit du canon, de la fusillade, les tambours qui battent la charge, les cris des soldats animés, les plaintes des blessés, la vue des hommes expirants, le hennissement des chevaux, un nuage de fumée et de poussière, joint à l'odeur de la poudre, formait un assemblage qui frappait les sens de bien des manières »<sup>26</sup>

9 Aux bruits des canons et des fusils s'ajoutent donc ceux des tambours faits pour soutenir la marche des hommes vers le combat. Y répondent les cris des humains, d'ardeur au combat ou de détresse, mais aussi les hennissements des chevaux. Parce que l'artillerie joue un rôle croissant dans ces guerres nouvelles<sup>27</sup>, c'est elle qui génère tout particulièrement cet univers de bruit et de fureur. Ainsi Pierre Laurent Paradis a retenu d'Eylau le souvenir d'un « feu continu » comparé au « tonnerre le plus grondant », « la mitraille, les boulets et les obus nous sifflaient par les oreilles comme les balles »<sup>28</sup>. À Waterloo, le bruit le plus fort et le plus insistant est celui des armes : il règne sur le champ de bataille un volume sonore général considérable, les témoins parlent de tonnerre, de rugissement, de grondement<sup>29</sup>. Les guerres de l'Empire sont donc bien un temps de brutalisation de la vie en campagne.

10 D'autant qu'au bruit et à la fumée, à la poussière et à la chaleur s'ajoute l'omniprésence du sang, ce dont témoigne le sergent Lavaux, qui a conservé des images précises de la bataille d'Hohenlinden :

« L'ennemi voulut se présenter pour sortir du bois ; mais notre artillerie commença à se déployer et fit feu de toutes parts. Hélas ! Quel tapage cela faisait ! Toute la terre en tremblait. La forêt était couverte par une fumée si épaisse qu'on ne pouvait la voir. De toutes parts on voyait les sapins par terre comme si on les avait moissonnés. On n'apercevait que des jambes cassées, des têtes mutilées et des bras séparés du tronc. C'était un horrible carnage, le sang coulait, traversait la route et allait se mêler à l'eau d'un ruisseau qui se trouvait près de là. La chaleur du feu m'avait donné une telle soif que je fus forcé de boire de cette eau mêlée de sang »<sup>30</sup>.

11 Certes, ces hommes, dans le civil, ont été habitués à la vue des cadavres<sup>31</sup> et à celle du sang -celui de leurs semblables et plus encore celui des bêtes<sup>32</sup>-, sans oublier les images des

massacres des temps de la Révolution<sup>33</sup>. Pourtant il semble qu'il leur est difficile de résister au spectacle des corps martyrisés, présents également dans les souvenirs que le cavalier Chevillet a conservés de Wagram :

« Jamais je n'ai vu une pareille action, ni une confusion de tant d'événements à la fois. Les cris différents des vainqueurs et des vaincus, la fumée, le feu, le bruit, l'éclat des armes, l'explosion des caissons qui sautaient à chaque instant, les obus qui volaient et éclataient en l'air, les immenses débris de toutes parts ; mais le pis de tout cela, c'étaient les malheureux soldats blessés qui étouffaient et rôtissaient sans secours dans les flammes ; le feu prenait partout dans les champs de blé, de seigle et autres récoltes, si bien que la plaine était enflammée en plusieurs endroits, ce qui nuisait beaucoup aux positions de l'artillerie et des troupes »<sup>34</sup>.

- 12 Les hommes se trouvent ainsi enfermés dans un univers littéralement inhumain, face auquel l'enjeu est de parvenir à retrouver l'usage de ses sens et de son corps :

« L'homme a tout d'abord peur de la mort violente [témoigne le général baron Paulin] ; il cède à une révolution interne dont il n'est pas le maître, et qui réagit sur les facultés de l'âme. Mais le premier moment passé, la volonté prend le dessus, le bruit du combat, l'exaspération fébrile des sens, les folies des émotions d'horreur et d'admiration, tout cela excite le soldat au dernier degré »<sup>35</sup>.

- 13 On comprend ainsi que les hommes qui ont survécu à de tels combats ne vivent plus dans les mêmes repères que ceux qui n'ont pas eu à se soumettre à la conscription. De plus certains ont été affrontés aux spécificités de la guérilla particulièrement cruelle menée en Espagne, où tout un peuple combat pour sa nation et son indépendance. Les soldats ont le sentiment d'être dans une lutte où ce n'est pas même leur condition d'hommes de guerre qui est mise en danger, mais leur condition humaine, tout uniment. Aucune des règles des combats menés ailleurs n'est plus respectée<sup>36</sup>. Si bien que la force de caractère, évoquée ci-dessus à propos d'autres types de batailles, ne suffit pas toujours à surmonter la peur : ici, la folie est une issue, ce qui a aussi été le cas lors de la retraite de Russie, Balzac l'a du reste évoqué dans une nouvelle fort émouvante<sup>37</sup>. Maintes fois racontée, ne serait-ce qu'au travers des mémoires du sergent Bourgogne ou des célèbres cahiers du capitaine Coignet<sup>38</sup>, cette campagne a donné lieu à bien d'autres pages de mémorialistes, comme celles du capitaine François qui décrit l'arrivée de l'armée à Borizow, le 24 novembre 1812 :

« Qu'on se figure 60 000 malheureux, tous chargés d'une besace, se soutenant avec un bâton, couverts de sales guenilles, à moitié brûlés, rongés par la vermine. Nous avons des têtes hideuses, la figure jaune et enfumée, salie par la terre des bivouacs, noircie par la fumée grasse des sapins, les yeux caves, la barbe couverte de morve et de glace. Nous ne pouvions nous servir de nos mains et boutonner nos pantalons que beaucoup avaient attachés avec une corde. [...] Sur toutes les routes on entendait le bruit du broiement des cadavres sous les pieds des chevaux et sous les roues des voitures. De tous côtés on entendait les cris et les gémissements de ceux qui tombés luttaient contre la plus effrayante agonie et mouraient mille fois en attendant la mort »<sup>39</sup>.

- 14 Comme en Espagne, mais cette fois en raison du froid, la guerre n'est plus la guerre des batailles rangées. Plus encore qu'en Espagne, le bruit et la fureur des combats traditionnels ont cessé, l'espace sonore est envahi par le bruit des cadavres broyés par les chevaux, et non plus par la canonnade ou le sifflement des balles. Les hommes n'ont même plus figure de guerrier, ils sont non seulement sans uniforme, parfois même sans véritables vêtements, ils perdent même figure humaine, et les seuls combats qu'ils ont à mener, du moins lorsqu'ils sont loin des cosaques, sont ceux par lesquels ils doivent triompher de l'avilissement de leur propre corps. Voilà pourquoi la campagne de Russie a occupé une place essentielle dans la mémoire des guerres de l'Empire, au point que certains vétérans ont soutenu l'avoir faite alors qu'ils n'en ont qu'entendu les récits<sup>40</sup>. Cette guerre-là est devenue emblématique des guerres napoléoniennes, parce que le paroxysme de la souffrance de ces soldats y a sans doute été atteint<sup>41</sup>, au point que les règles du fonctionnement de cette société de combattants ont pu disparaître.

## Le fonctionnement d'une société de combattants

- 15 La guerre génère, au sein de l'armée, l'organisation d'une société en réduction, avec ses hiérarchies et ses codes : être guerrier, c'est entrer dans des mécanismes de cohésion qui permettent de surmonter les duretés de la vie dans la guerre. L'enrôlement ne signifie cependant pas une entière coupure avec la province natale, car les conscrits d'une classe sont enrégimentés par cohortes si bien que la cohésion des troupes tient en partie à cela. Chaque versement de jeunes recrues introduit en effet dans un régiment, en bloc, des hommes venus d'un même département. Ainsi, le 11 juillet 1807, 148 Vaclusiens sont incorporés dans le 52<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne<sup>42</sup>. Les conscrits ne connaissent donc pas un isolement complet, la rupture avec la communauté d'origine n'est pas totale, et les solidarités entre les natifs d'un même lieu se renforcent même à la faveur de l'éloignement ; confrontés aux réalités nationales, les soldats continuent néanmoins d'entendre les intonations de leur langue vernaculaire ou les récits d'un passé commun, de côtoyer des hommes qui ont les mêmes habitudes de vie qu'eux, tandis que les correspondances sont également l'occasion d'entretenir cette cohésion.
- 16 Elles permettent de donner à la communauté d'origine des nouvelles de ses camarades. Jean Louis Villard écrit à son père à Bonnieux (Vaucluse), le 6 mai 1808 : « je vous fait savoir que dans le regiment nous plus que deux. Illia plus que moit et Baptiste Beraut »<sup>43</sup>. Ici, l'emploi de l'expression « il n'y a plus que moi » sous-entend qu'antérieurement les conscrits du village étaient plus nombreux autour de Jean Louis Villard. Dans leur ensemble, les lettres des soldats montrent que tout se passe comme si, au sein de chaque groupe de conscrits natifs d'un même village, celui qui a le plus facilement accès à la culture écrite était chargé de maintenir un lien avec la communauté d'origine. Car la préoccupation est particulièrement forte de conserver un lien : les échanges de courrier, même s'ils se font lentement, sont toujours l'occasion de demander comment vont les parents, mais aussi les amis. Ainsi, Laurent Jaumard, de Bonnieux également, s'inquiète du sort de ceux aux côtés desquels il a grandi : « vous me ferez le plaisir de manvoyer dans le reponse a qui le sort et tombé au dernier qui on fait »<sup>44</sup>. Et Elzéar André Pourret, d'Ansouis (Vaucluse), précise, dans une sorte de *post scriptum* : « vous me faire le plaisir de menvoyer dans ma lettre sil n'apartir à prenous »<sup>45</sup>. Ce désir de savoir si d'autres sont partis après la levée à laquelle il a fallu se soumettre révèle comment le soldat nourrit l'espoir que sa communauté d'origine soit épargnée par l'impôt du sang. Il ne souhaite pas aux plus jeunes le rude sort qu'il connaît, et il pense à son village comme à une grande famille dont il espère que tous les membres restent unis.
- 17 Or ce lien avec la communauté d'origine apparaît aussi essentiel aux citoyens qu'aux ruraux. Ainsi, lorsque le sergent Faucheur, natif de Clermont-Ferrand, croise des sapeurs d'un régiment dans lequel il apprend qu'il y a beaucoup de Clermontois, il s'emploie à rencontrer ces derniers<sup>46</sup>. Ces témoignages révèlent donc à quel point les petites patries<sup>47</sup> demeurent un repère essentiel pour des hommes qui sont pourtant engagés dans l'armée de la Grande Nation. Dans l'univers que chacun se reconstruit au sein de son régiment, le lien avec la communauté d'origine apparaît primordial, peut-être même se soutient-on par la pensée du bonheur des siens. La patrie à laquelle on pense quotidiennement est décidément bien, avant tout, la terre de la famille et des amis où subsiste la vie d'avant l'enrôlement. Les liens épistolaires ont donc été vitaux, ce qui a fait prendre conscience à beaucoup des avantages de la culture écrite. Toutefois, pour ceux qui ne maîtrisent ni la lecture ni l'écriture, l'aide des camarades lettrés a été déterminante.
- 18 Si les conscrits ont quitté une famille, ils en ont finalement trouvé une autre grâce à la cohésion et à l'entraide qui règnent au sein des régiments. On y entre du reste par des rites de passage spécifiques dont témoigne par exemple Jacques Chevillet, lorsqu'il écrit à son père le 15 novembre 1801 :
- « En arrivant à Thionville, le 12 juin 1801 ou 19 prairial an IX de la République, j'ai été engagé et enregistré Trompette au 8e régiment de chasseurs à cheval, 4e compagnie, capitaine Planchon, un des plus intrépides soldats du régiment. Le lendemain on me commanda pour faire le soupe, c'est-à-dire que je devais graisser la marmite, ce que je fis selon mes petits moyens, car pour être admis à la société des vieux soldats il ne faut pas se laisser tirer l'oreille, il faut être franc et loyal de bonne

volonté. Alors je débutai par offrir aux camarades de la chambrée deux bouteilles de rogomme [eau de vie], puis un petit jambon de 12 livres que je mis dans la marmite ; et, avec deux cruches de bière sur la table, l'on fit un dîner copieux dans la chambrée. C'était une petite récréation pour tous. Ensuite pour faire mon noviciat, il me fallut passer par plusieurs étapes d'usage parmi les vieux chasseurs, sans quoi, disaient-ils, on ne peut devenir un bon soldat. Je me prêtai à tout, et en faisant et disant comme eux, je pris un caractère espiègle et je sus me faire bien venir de mes camarades qui me montrèrent d'abord ce qu'il faut savoir »<sup>48</sup>.

- 19 Peu à peu, le régiment devient un autre repère essentiel, au point de constituer pour certains une cellule affective de substitution, au sein de laquelle les liens de camaraderie sont essentiels. Le capitaine Bertrand désigne son régiment comme « sa famille militaire »<sup>49</sup>. Victor Dupuy explique comment se forment de telles cohésions : « Rien n'attache comme les dangers que l'on a partagés, comme les peines, les plaisirs que l'on a éprouvés en commun »<sup>50</sup>. Et finalement, c'est l'armée même qui peut aussi être perçue comme une nouvelle famille, en tout cas un groupe à l'égard duquel le sentiment d'appartenance est devenu particulièrement fort, au point de susciter lors du licenciement de l'armée impériale en 1815 un véritable sentiment de deuil<sup>51</sup>.
- 20 Ces facteurs de cohésion, ce sens finalement pris par l'appartenance à l'armée, éclairent en partie les victoires remportées. Car le courage des hommes au combat tient souvent dans le désir de venger la mort des camarades<sup>52</sup>, comme en témoigne par exemple le sergent Lavaux :

« Pendant que toute l'Allemagne jouit de la paix la plus profonde, jetons un peu les yeux sur le tableau terrible et sanglant des révolutions d'Espagne. Regardons d'un œil mouillé de pleurs nos frères d'armes égorgés et assassinés dans leurs lits. Crions d'une voix unanime : "Vengeance !" Courons au plus vite venger la mort de ces braves qui baignent dans leur sang ! »<sup>53</sup>

- 21 Pourtant les exigences de la discipline officielle imposent des rapports aux égaux qui ne sont pas forcément dans la logique de la solidarité. Ainsi, à la veille d'Austerlitz, Napoléon interdit de dégarnir les rangs pour emmener les blessés vers les ambulances, défense réitérée avant Wagram<sup>54</sup>. Or, à propos de la retraite de Russie, le capitaine François indique que l'entraide, en ces circonstances particulièrement douloureuses, a finalement disparu spontanément :

« Le grand nombre des isolés provenait de ce que ces malheureux, les mains gelées, ne pouvaient plus tenir leurs armes, erraient à l'aventure et étaient repoussés des bivouacs et des feux parce qu'ils n'apportaient pas de quoi les alimenter. Ils mouraient derrière les groupes de ceux qui se chauffaient et qui, les voyant "faire l'ours" (c'était le terme employé [pour désigner ceux qui mouraient]), les dépouillaient sans penser que leur tour pouvait venir. [...] Pour supporter tant de calamités, il fallait être doué d'une énergie peu commune. Cependant la force morale s'accrut à mesure que la situation devenait plus périlleuse, celui qui se laissait affecter par les scènes déplorables dont il était témoin se condamnait lui-même à la mort ; mais celui qui fermait son cœur à tout sentiment de pitié trouvait la force de résister à tant de maux »<sup>55</sup>.

- 22 La guerre met décidément à mal la condition humaine, ce que le futur général Griois a lui aussi perçu en Russie<sup>56</sup>. Son long récit de la retraite apporte de nombreux témoignages sur la façon dont la pratique du « chacun-pour-soi » devient la règle dans ce qui subsiste de l'armée. Reste que la guerre témoigne aussi de ce que le souci de l'honneur et la quête de gloire animent également les hommes. Le commentaire de Rapp sur Auerstædt est un bel hommage rendu aux soldats :

« Au milieu de ce déluge de feu, [nos troupes] conservaient toute la gaieté nationale. Un soldat que ses camarades appelaient l'Empereur s'impatientait de l'obstination des Prussiens : "A moi, grenadiers ! en avant, s'écrie-t-il ; allons, suivez l'Empereur !" il se jette au plus épais de la mêlée : la troupe le suit et les gardes sont enfoncés. Il fut fait caporal »<sup>57</sup>

- 23 À l'heure du danger, il existe donc des hommes de troupe pour surmonter les effets de la fatigue et des privations et pour faire échos aux proclamations de l'empereur et aux discours des officiers. De plus, ne faut-il pas ici prendre en compte, comme le suggère George Mosse, la volonté de faire preuve de sa virilité ? Quoi qu'il en soit, la gloire semble désormais inscrite au rang des valeurs des conscrits. Le rapport à l'officier et même au simple soldat est en ceci essentiel. Ainsi, le général Paulin souligne que « si, à cet instant psychologique, la main d'un manieur d'hommes sait user de l'ardeur qui l'enflamme, rien ne peut lui arracher la victoire [...]. Il y a d'abord une "involontaire débilité du corps" puis "un désir de rivaliser avec les

plus vieilles moustaches” »<sup>58</sup>. D'ailleurs, même si les hommes sont las de leur condition de soldat, ils expriment une réelle estime pour les officiers au contact desquels ils vivent quotidiennement<sup>59</sup>, et qui peuvent devenir des exemples à suivre.

- 24 Mais dans cette volonté de vaincre l'ennemi, l'exemple des officiers côtoyés jour après jour n'explique pas à lui seul l'ardeur au combat. La politique de récompenses pratiquée par Napoléon semble avoir entretenu une émulation particulièrement efficace. Ainsi, en 1809, un tambour-major a été unanimement désigné comme l'homme le plus brave d'un régiment qui venait se couvrir de gloire ; sur le champ, l'empereur le fait lieutenant, chevalier de la légion d'honneur et baron de l'Empire avec 4 000 francs de rente : « Des récompenses pareilles, commente Victor Dupuy, surtout lorsqu'elles étaient aussi bien méritées, produisaient dans les corps le plus vif enthousiasme »<sup>60</sup>. Mais la soif de gloire semble venir aussi de ce que les conscrits ont été bercés des récits des exploits des héros des combats antérieurs. Le général Paulin l'a par exemple mentionné à propos de Lützen, « champ de bataille, où de jeunes conscrits, des enfants, ne sachant pas encore ce qu'est le sifflement d'une balle, se jetaient à l'égal des héros de notre vieille république, sur les canons des Russes et des Prussiens, et [...] contribuaient si bien au succès de la journée »<sup>61</sup>. Dans une lecture *a posteriori*, un officier n'hésite donc pas à établir une parfaite continuité entre l'élan des soldats de l'an II et celui des Marie-Louise ; de la levée en masse à la Grande Armée, les héros anonymes seraient tous les sauveurs d'une même nation, née de la République et menacée par les vieilles puissances européennes. Mais est-ce réellement ainsi que ces acteurs des guerres de l'Empire lisent le monde dans lequel ils vivent ?

## Les représentations du monde

- 25 Renouveler la connaissance des guerres de l'Empire, c'est aussi prendre conscience que l'enrôlement militaire induit pour ceux qui doivent s'y plier l'insertion dans un univers où ils ont un rapport nouveau au politique. Ne serait-ce que par les discours qu'ils reçoivent ou par les actions dans lesquelles ils sont engagés, ils sont inévitablement conduits à penser le monde en une dimension véritablement nationale et non plus seulement à l'aune du local, même si, on l'a vu, cette échelle-là demeure essentielle dans le quotidien de leurs existences. Mais penser le monde signifie aussi pour eux penser la guerre. Or, celle-ci est idéalisée par certains conscrits qui disent, tel le sergent Faucheur, préférer partir en campagne plutôt que rester au dépôt : « Nous reçûmes avec joie l'ordre d'aller rejoindre la Grande Armée, et nous partîmes le surlendemain »<sup>62</sup>.
- 26 Le départ en campagne a incontestablement l'attrait de la découverte de nouveaux horizons<sup>63</sup> : Étienne Béniton affirme son désir de voir l'Italie et se dit prêt, pour cela, à renoncer au grade de caporal<sup>64</sup>. Pour certains soldats belges par exemple, cette promesse de départ est perçue comme une source de distractions et le sort du soldat peut alors paraître plus doux que celui connu dans les industries du département de l'Ourthe, où la main-d'œuvre était astreinte à des journées de 12 heures pour d'infimes salaires. Si bien que l'un d'eux écrit en 1809 : « Je suis soldat pour la vie. Si j'avais su qu'il fait si bon dans le service militaire, il y aurait quatre ans que j'y serais. Si on voulait me donner mon congé, je ne le prendrais pas »<sup>65</sup>.
- 27 Des hommes initialement destinés à des fonctions de civils ont ainsi rapidement intériorisé les valeurs militaires. Et même parmi ceux qui se montrent initialement récalcitrants à l'égard de la discipline, certains se rallient aux valeurs encensées par leurs supérieurs, tel Jacques Chevillet qui, en 1806, prend de nouvelles résolutions après avoir failli subir un mois de prison pour faute : « Je ne suis plus bambocheur, je m'amuse raisonnablement, et fais toujours attention de ne pas me faire punir ; c'est-à-dire que l'honneur est mon guide »<sup>66</sup>. Finalement, ils intériorisent une nouvelle identité, tel Faucheur, qui se dit certes patriote, mais plus encore militaire aguerri :

« J'étais tout fier pour ma patrie de ces heureux résultats [après Bautzen], mais au milieu de tous mes sentiments patriotiques, il y avait peut-être bien un peu d'amour-propre, car j'étais content de moi et je me considérais, dès ce jour, comme un jeune militaire auquel les vieux troupiers n'avaient plus rien à apprendre »<sup>67</sup>.

28 Mais si ces hommes adhèrent finalement aux idéaux qui leur sont proposés, s'ils en viennent, en fait, à trouver de l'attrait à ce qu'il faut bien nommer leur métier de guerrier, ils ne savent pas forcément pourquoi ils se battent et révèlent ainsi les limites de leur représentation du monde dans lequel ils agissent. Ainsi, Jacques Chevillet, se trouvant en Italie en 1809, révèle que, même *a posteriori*, les hommes des armées napoléoniennes perçoivent mal la situation diplomatique :

« La guerre va recommencer entre la France et l'Autriche. Je ne saurais te dire [Chevillet rédige ses mémoires sous forme de lettres] quelles prétentions peut avoir cette nation ennemie, il paraît qu'elle est rancuneuse envers la France ; je ne connais rien à tous ces démêlés. Je connais seulement ces fameux Autrichiens, que nous avons si bien rossés les campagnes précédentes ; ils croient qu'ils vont reprendre leur revanche cette année »<sup>68</sup>.

29 Le monde dans lequel ils se battent est donc simplement fait d'amis et d'ennemis en un affrontement qui ne prend même plus forcément sens par rapport à l'héritage de la Révolution, où les hommes se battaient pour un idéal unissant la nation. La scène sur laquelle se déroulent désormais les conflits est à leurs yeux occupée avant tout par le chef de leur armée. Leur dévouement à Napoléon Bonaparte relève des habitudes militaires où le chef garant de la victoire, mais aussi soucieux des conditions de vie de ses hommes, est perçu comme un père<sup>69</sup>. Cela est sensible avant même la campagne d'Égypte, selon les souvenirs du capitaine François, dont la demi-brigade se trouve à Marseille le 6 mai 1798 :

« Nous apprenons que le général en chef Bonaparte a quitté Paris le 3. L'annonce de sa venue tant désirée répand parmi nous l'allégresse et l'espérance, et les soldats se promènent dans les rues en criant : Vive Bonaparte ! Vive notre père ! Notre exaltation ne connaît pas de bornes. Nous eussions suivi notre général au bout du monde, et moi, ainsi que mes frères d'armes, il me tardait de le voir et de partir »<sup>70</sup>.

30 Si la Révolution a manqué d'un véritable chef de guerre, ce qui fait la spécificité du régime qui la suit est de tenir précisément par le charisme du souverain, comme le suggère le capitaine François à propos d'octobre 1805 :

« Quoiqu'en campagne depuis 2 mois seulement nous étions pieds nus et ne recevant pour solde que des billets de banque, sur lesquels nous perdions 10 p. 100 ; aussi étions-nous misérables, sans pouvoir nous procurer le moindre effet, de plus, harassés de fatigue, mouillés par la pluie et la neige, transis de froid, bivouaquant dans la boue ; malgré notre misère la présence de notre empereur et nos succès nous faisaient tout supporter »<sup>71</sup>.

31 Jacques Chevillet, à propos de la bataille d'Ulm, souligne que les troupes étaient « soutenues par la présence et le génie de Napoléon »<sup>72</sup>, et les réactions demeurent identiques pendant la retraite de Russie :

« Malgré ces maux épouvantables, la personne de l'Empereur ne cessait d'être considérée comme le palladium qu'il fallait sauver à tout prix. Sa présence électrisait nos cœurs abattus et nous donnait encore un reste d'énergie. La vue de notre premier chef, marchant à pied au milieu de nous, partageant nos privations, provoquait par moment l'enthousiasme des jours de victoire »<sup>73</sup>.

32 Et même durant la campagne d'Allemagne, la confiance dans le chef suprême de l'armée semble demeurer inébranlable : « Nous avons alors une confiance si illimitée en Napoléon [témoigne Faucheur], que sous son commandement immédiat, nous nous regardions comme invincibles »<sup>74</sup>.

33 C'est dans les volontés du souverain que ces hommes trouvent finalement le sens à donner au monde dans lequel ils sont amenés à agir. Voués à supporter des conditions de vie et de combat des plus pénibles, ils n'acceptent ces sacrifices que dans la mesure où ils sont compensés par la certitude de la victoire et, donc, de la gloire, ce dont Napoléon est le garant. Le général Lejeune éclaire lui aussi comment les soldats pouvaient se battre pour un homme de qui ils semblaient prêts à tout accepter :

« Le hasard, la fortune, n'entraient pour rien dans nos réussites miraculeuses ; le génie de Napoléon, sa sagesse, sa prévoyance laborieuse et active, préparaient tout, combinaient tout ; et s'il savait impérieusement se faire obéir, il savait encore mieux inspirer aux siens une confiance et un dévouement qui ne laissaient rien d'impossible lorsqu'ils agissaient pour lui, d'après ses indications. Notre Petit Caporal, se disaient-ils, a ordonné cela ; il faut donc que je réussisse. Tel

était le sentiment de confiance gravé dans le cœur de tous ses soldats, et ils répétaient gaiement le mot impossible, qu'il avait rayé de son vocabulaire »<sup>75</sup>.

34 Et pour les officiers plus encore que pour les soldats, le seul avenir possible est celui des batailles et de la gloire, comme en témoigne le Polonais De Brandt, à propos de l'été 1812, peu avant la prise de Smolensk :

« Depuis les derniers événements militaires, les jeunes officiers avaient repris confiance dans l'étoile de Napoléon. On nous aurait demandé de marcher à la conquête de la lune, que nous aurions répondu : marchons ! Nos anciens avaient beau railler notre enthousiasme, nous appeler des enragés, des possédés, nous ne rêvions que batailles et victoires ; nous ne craignons qu'une chose, un trop grand empressement des Russes à faire la paix »<sup>76</sup>.

35 Incontestablement, le monde dans lequel vivent ces jeunes officiers en route pour Moscou est un monde dans lequel ils ne se voient pas être autres que des combattants destinés à moissonner les lauriers de la victoire, campagne après campagne, année après année, sous la conduite d'un chef qui exerce sur eux une irrésistible fascination<sup>77</sup>. Mais au-delà de cette confiance de tous ces hommes en leur souverain, que signifient exactement les cris de « Vive l'Empereur » tant de fois mentionnés ? Sur ce sujet, écoutons par exemple le général Paulin, qui se trouvait à Friedland avec le général Bertrand :

« Ecoutez, mon ami, les cris de cette jeunesse qui débute aujourd'hui ! Quel heureux présage pour l'anniversaire de Marengo ! Quelle ardeur ! Quel enthousiasme ! » Et en fait, cette ardeur, cet enthousiasme étaient immenses. Un brave petit soldat, à côté de moi, criait à tue-tête, alternativement : « Vive l'Empereur ! » « Bon Dieu que de soldats ! » « Vive l'Empereur ! » quelques instants après, on entendait un cri dominant les autres : Marengo ! Marengo ! »<sup>78</sup>.

36 En fait, aux proclamations solennelles de l'empereur mais aussi des officiers répondent les vivats des soldats, ce qui confirme qu'ils se battent pour la gloire et pour l'empereur, sans chercher ailleurs les raisons de leur lutte. Le capitaine François, comme le général Griois<sup>79</sup>, entre autres exemples, ont souligné comment la proclamation de Napoléon à l'armée, devant le champ de bataille de la Moskowa, a été accueillie par des vivats identiques à ceux de Friedland et des autres batailles. Les hommes se trouvent ainsi unis par un même cri de ralliement qui semble parfois relever de l'habitude tout autant que de la conviction politique, du cri de guerre destiné à stimuler l'ardeur au combat plus que du slogan politique exprimant un projet pour l'avenir. Ainsi, à Bautzen, le sergent Faucheur et ses hommes se trouvent embusqués dans des trous creusés dans la terre :

« Je sentais que le sommet de mon schako avait été plusieurs fois touché, aussi me tardait-il de sortir de cet endroit, lorsque de grands cris de « Vive l'Empereur » poussés à notre droite et à peu de distance de nous, me firent pressentir qu'il s'était passé dans notre voisinage un fait glorieux pour nos armes et qu'il fallait en profiter ; nous sortîmes tous de notre embuscade en criant également « Vive l'Empereur », et nous nous jetâmes au pas de course à la baïonnette sur les tirailleurs ennemis »<sup>80</sup>.

37 Pour ces hommes qui crient ainsi « Vive l'empereur », Napoléon n'est pas forcément la nation incarnée<sup>81</sup>, non plus que le porteur des idéaux de la Révolution. Il est le chef que l'on veut suivre pour atteindre la victoire. Voilà qui rend peut-être inutile la question classique sur Napoléon héritier ou non de la Révolution. Napoléon est celui qui fait entrer la France dans le XIX<sup>e</sup> siècle en lui proposant pour référence quelque chose d'inédit. Il est en fait l'inventeur de la France romantique, avant tout passionnée de gloire et essentiellement fascinée par un chef solitaire au destin hors du commun. Cela devient une référence de la vie politique française : le rapport d'une partie des Français à De Gaulle n'en est-il pas un témoignage ?

\*

38 Les hommes appelés à faire la guerre dans les armées napoléoniennes semblaient finalement combattre moins pour la nation que pour un homme. En ce sens, les soldats de l'Empire sont les soldats d'une guerre d'un type spécifique. Les réalités quotidiennes de la vie aux armées révèlent d'ailleurs qu'est bien peu pris en compte leur statut de soldats-citoyens : ils ne sont guère que des sujets astreints à l'obéissance et des soldats dont la vie ne semble que de peu

de prix. En revanche, l'honneur devient une valeur qui a cours y compris dans les rangs des simples soldats, et c'est peut-être en partie par cela que les anonymes de la Grande Armée sont entrés dans la contemporanéité. De plus, ils connaissent les nouveautés de la guerre totale en des combats d'une ampleur et d'une violence jusqu'alors inégalées pour lesquelles ils étaient finalement mal préparés et mal équipés, mais face auxquelles ils ont également découvert les valeurs de l'héroïsme. Si bien que ces hommes de guerre appartiennent certes tout à la fois au passé et à l'avenir, mais aussi et surtout à ces années sans pareilles, où la vie de la nation tenait avant tout dans les volontés d'un souverain : c'est ainsi qu'ils ont peu à peu constitué un groupe cohérent, par la progressive prise de conscience de cette identité commune spécifique.

39 Si bien que l'anthropologie des hommes en guerre conduit à poser la question de l'impact, dans le long terme cette fois, du charisme de l'empereur sur ceux qui ont survécu et qui se sont trouvés affrontés à la vie de la Restauration, sans estime, sans secours et sans gloire. Car ces hommes sortent transformés de leurs années de guerre. Ils ont souffert dans leur corps et leur âme, ils ont découvert des univers autres et ont souvent été amenés au dépassement d'eux-mêmes, mais à percevoir aussi, ce faisant, comment la condition humaine peut être mise en péril. Au retour, la multiplicité des mémoires rédigés en témoignage, nombreux sont ceux qui tentent de donner sens à ce qu'ils ont vécu. Nourris des bulletins de la Grande Armée, mais aussi des paroles de leurs semblables, ils ont pour référence première la figure d'un souverain en qui certains ont cru, en qui tous, en tout cas, ont vu celui qui tenait leur destin en main, pour le meilleur et pour le pire. Si bien qu'il y a là une donnée fondamentale de la vie politique du premier xix<sup>e</sup> siècle : l'existence, dans le tissu social des quartiers urbains et des communes rurales, d'un noyau d'hommes acquérant peu à peu un relatif prestige auprès de leurs concitoyens<sup>82</sup> et pour qui le rapport au national passe par d'autres biais que le politique, pour qui la vie de la nation peut être régie par un souverain charismatique. En ce sens, la France romantique n'est pas que la France des élites, et la France politique n'est pas uniquement la France de partis en gestation. On sait d'ailleurs comment bien des électeurs de Louis-Napoléon Bonaparte, en décembre 1848, n'ont pas exprimé un soutien à un courant politique mais à un homme. En fait, la propension à l'attachement au chef, qui apparaît si fort parmi une partie des combattants des armées napoléoniennes, n'a-t-elle pas contribué à freiner la diffusion de l'idée républicaine dans les milieux populaires de la France du premier xix<sup>e</sup> siècle ?

---

### Notes

1. En voir les recensions par exemple sur <http://www.parutions.com> réunies en un dossier spécifique.
2. Olivier CHALINE, *La bataille de la Montagne Blanche. Un mystique chez les guerriers*, Paris, Éditions Noésis, 1999, 622 p.
3. Jean CHAGNIOT, *Guerre et société à l'époque moderne*, Paris, Presses universitaires de France, « Nouvelle Clio », 2001, 360 p.
4. John KEEGAN, *Anatomie de la bataille. Azincourt 1415. Waterloo 1815. La Somme 1916*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1993 (1<sup>re</sup> édition en 1976), 324 p.
5. Voir entre autres Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, Annette BECKER, *14-18, retrouver la guerre*, Paris, Éditions Gallimard, Bibliothèque des Histoires, 2000, 272 p.
6. Arlette FARGE, *Des lieux pour l'histoire*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, p. 53.
7. Sur l'immobilisme de l'historiographie de la période, je me permets de renvoyer à mon *Napoléon, de la mythologie à l'histoire*, Paris, Éditions du Seuil, 1999, 439 p. (réédition en collection Point-Histoire en 2004).
8. Jean MORVAN, *Le soldat impérial*, Paris, Teissèdre, 1999 (1<sup>re</sup> édition en 1904), 2 volumes. On peut aussi signaler l'ouvrage de Jean-Claude DAMAMME, *Les soldats de la Grande Armée*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1998, 438 p. Mais en dépit de son titre et de son projet, il livre une approche dénuée de synthèse, en vue seulement de faire lire au grand public le factuel qui fait le succès des publications sur l'Empire. Sur le renouvellement de l'histoire de l'armée, mais souvent loin d'une approche anthropologique, voir cependant Jacques-Olivier BOUDON [dir.], *Armée, guerre et société à l'époque napoléonienne. Colloque de l'Institut Napoléon, 17-18 novembre 2000*, Paris, Éditions SPM, 2004, 257 p.

9. Gunther E. ROTHENBERG, *The Art of Warfare in the Age of Napoleon*, Bloomington and London, Indiana University Press, 1978, 272 p. ; Rory MUIR, *Tactics and the Experience of Battle in the Age of Napoleon*, New Haven and London, Yale University Press, 1998, 352 p. ; Alan FORREST, *Napoleon's men. The Soldiers of the Revolution and Empire*, Londres-New York, Hambledon and London, 2002, 248 p.
10. Jean-Yves GUIOMAR, *L'invention de la guerre totale*, Paris, Éditions du Félin, 2004, 329 p.
11. Johann Wolfgang GÖTTE, *Écrits autobiographiques, 1789-1815*, Paris, Bartillat, 2001, pp. 326-335.
12. Pour reprendre l'expression suggérée par George L. MOSSE, *De la grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette, (1<sup>re</sup> édition en anglais en 1990), 291 p.
13. Jacques HOUDAILLE, "Le problème des pertes de guerre", dans *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, juillet-septembre 1970, pp. 410-423, particulièrement p. 418.
14. Jean TULARD, *Nouvelle bibliographie critique des mémoires sur le Consulat et l'Empire écrits ou traduits en français*, É.P.H.E., Hautes études médiévales et modernes, n° 67, Genève, Droz, 1991, 312 p.
15. Natalie PETITEAU, *Lendemain d'Empire. Les soldats de Napoléon dans la France du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, La Boutique de l'Histoire, 2003, 400 p.
16. Ce qui est actuellement mené par David ROUX, *Les guerres napoléoniennes : cultures et armées en Europe*, thèse en cours sous notre direction.
17. William SERMAN, Jean-Paul BERTAUD, *Nouvelle histoire militaire de la France. Tome I : 1789-1919*, Paris, Fayard, 1998, pp. 67-69.
18. *Souvenirs de campagnes du sergent Faucheur*, texte établi et présenté par Jacques Jourquin, Paris, Éditions Tallandier, 2004, p. 108.
19. Gunther E. ROTHENBERG, *The Age of Warfare...*, ouv. cité, p. 82.
20. Capitaine GERVAIS, *À la conquête de l'Europe. Souvenir d'un soldat de l'Empire*, Éditions du Grenadier, 2002, p. 138.
21. Alain PIGEARD, *L'armée napoléonienne, 1804-1815*, Curandera, 1993, p. 322.
22. Ce qui est confirmé par Alan FORREST, *Napoleon's men*, ouv. cité, pp. 152-153.
23. Sergent LAVAUX, *Mémoires de campagne*, présentés par Christophe BOURACHOT, Paris, Éditions Arléa, 2004, p. 126.
24. Georges LEFEBVRE, *Napoléon*, Paris, Presses universitaires de France, coll. Peuples et Civilisations, 1969 (1<sup>re</sup> édition en 1936), p. 203.
25. Jean-Yves GUIOMAR, *L'invention de la guerre totale*, ouv. cité.
26. *Du Tage à Cabrera. Souvenirs de deux lieutenants et d'un caporal*, Paris, Éditions Teissèdre, 1999, p. 82.
27. Jean MORVAN, *Le soldat impérial*, ouv. cité, tome 2, p. 264 et p. 282.
28. *Lettres interceptées par les Russes durant la campagne de 1812*, publiées et annotées par Léon HENNET et le commandant Emm. MARTIN, Paris, La Sabretache, 1913, p. 23.
29. John KEEGAN, *Anatomie de la bataille*, ouvrage cité, pp. 113-114.
30. Sergent LAVAUX, *Mémoires de campagne*, ouv. cité, p. 83.
31. Philippe ARIÈS, *L'homme devant la mort. Tome 2 : La mort ensauvagée*, Paris, Éditions du Seuil, "Points-Histoire", 1977, pp. 29-31 ; Michel VOVELLE, *La mort et l'Occident de 1300 à nos jours*, Paris, Éditions Gallimard, 1983, p. 632 notamment.
32. Maurice AGULHON, « Le sang des bêtes : le problème de la protection des animaux en France au XIX<sup>e</sup> siècle », dans *Histoire vagabonde*, tome I, Paris, Éditions Gallimard, 1988 (1<sup>re</sup> édition de l'article dans *Romantisme*, en 1981), pp. 243-282.
33. Voir sur ce sujet la synthèse d'Alain CORBIN, dans *Histoire du corps. Tome 2 : De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Éditions du Seuil, 2005, pp. 214-227.
34. Jacques CHEVILLET, *Souvenirs d'un cavalier de la Grande Armée, 1800-1810*, préface de Henry HOUSSAYE, présenté et annoté par Christophe BOURACHOT, Paris, La Boutique de l'Histoire, 2004, p. 247.
35. Général baron Paulin, *Souvenirs*, publiés par le capitaine du génie PAULIN-RUELLE son petit-neveu, Paris, Librairie des Deux Empires, 2002 (1<sup>re</sup> édition Paris 1895), pp. 68-69.
36. Voir sur ce même sujet le témoignage d'un sergent en compagnie duquel le lieutenant De Brandt, en février 1811, visite la citadelle de Pampelune : « Monsieur le lieutenant, ce qui se passe ici brise le cœur des vieux soldats d'Iéna, d'Eylau et de Wagram. Il ne se passe pas de

semaine que nous n'ayons des outrages à supporter de la part de cette canaille, qui n'a pas le courage de nous attendre les armes à la main, comme là-bas en Prusse, en Autriche et en Pologne », dans Général DE BRANDT, *Souvenirs d'un officier polonais. Scènes de la vie militaire en Espagne et en Russie (1808-1812)*, Paris, Librairie des Deux Empires, 2002 (1<sup>re</sup> édition en 1877), pp. 172-173.

37. Honoré de BALZAC, *Adieu. La comédie humaine*, tome X, Paris, Éditions Gallimard, 1979, pp. 973-1014.

38. Adrien, Jean-Baptiste, François BOURGOGNE, *Mémoires du sergent Bourgogne*, nouvelle édition par Gilles LAPOUGE, Paris, Éditions Arléa, 1992, 361 p. ; Jean-Roch COIGNET, *Les cahiers du capitaine Coignet*, texte établi et préfacé par Jean MISTLER, Paris, Éditions Hachette, 1968, xix-357 p.

39. *Journal du capitaine François, dit le dromadaire d'Égypte* présenté par Jacques JOURQUIN, Paris, Éditions Tallandier, 2003, p. 690.

40. Natalie PETITEAU, *Lendemain d'Empire*, ouv. cité, pp. 128-131.

41. Les récentes découvertes permises par les analyses des restes du charnier de Vilnius confirment ce paroxysme : voir Olivier DUTOUR, Michel SIGNOLI, et Thierry VETTE, « L'improbable retour : le charnier de Vilnius », à paraître dans Patrice BRET, Natalie PETITEAU [dir.], *L'Empire à l'Empéri. Napoléon et l'Empire revisités*, Arles, Éditions Actes Sud, printemps 2005.

42. SHAT (Service Historique de l'Armée de Terre), 21 Yc 435, contrôles de troupes du 52<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne.

43. Arch. dép. Vaucluse (Archives départementales de Vaucluse), 1 J 161 : l'orthographe, la ponctuation et les majuscules de l'auteur sont respectées.

44. Arch. dép. Vaucluse, 1 J 161, lettre de Laurent Jaummard à Claude Jaummard, à Bonnieux, écrite à Madrid, 12 mai 1808.

45. Arch. dép. Vaucluse, 4 U 17/32, justice de paix du canton de Pertuis, lettre de Elzéard André Pourret, Vérone, 19 juin 1813.

46. *Souvenirs de campagnes du sergent Faucheur*, ouv. cité, p. 179.

47. Voir Jean-François CHANET, *L'école républicaine et les petites patries*, Paris, Éditions Aubier, 1996, 426 p.

48. Jacques CHEVILLET, *Souvenirs d'un cavalier de la Grande Armée*, ouv. cité, p. 29.

49. Capitaine BERTRAND, *Mémoires. Grande armée, 1805-1815*, Paris, Librairie des Deux Empires, 1999, p. 104.

50. Victor DUPUY, *Souvenirs militaires, 1794-1816*, Paris, Librairie des Deux Empires, 2001 (1<sup>re</sup> édition en 1892), p. 110.

51. *Journal du capitaine François*, ouv. cité, p. 753.

52. Alan FORREST, *Napoleon's men*, ouv. cité, p. 114.

53. Sergent LAVAUX, *Mémoires de campagne*, ouv. cité, p. 133.

54. Jean MORVAN, *Le soldat impérial*, ouv. cité, tome 2, p. 273 et p. 284.

55. *Journal du capitaine François*, ouv. cité, p. 680 et p. 690.

56. Voir les *Mémoires du général Griois, 1812-1822*, Bernard Giovanangelli éditeur, 2003.

57. *Mémoires du général Rapp (1772-1821), aide de camp de Napoléon, écrits par lui-même*, édition revue et annotée par Désiré LACROIX, Paris, Garnier frères, s.d. (1<sup>re</sup> édition en 1823), p. 86.

58. Général baron PAULIN, *Souvenirs*, publiés par le capitaine du génie PAULIN-RUELLE son petit-neveu, Paris, Librairie des Deux Empires, 2002 (1<sup>re</sup> édition à Paris en 1895), p. 69.

59. Émile FAIRON, Henri HEUSE [dir.], *Lettres de grognards*, Liège-Paris, Bénard-Courville, 1936, p. 362.

60. Victor DUPUY, *Souvenirs militaires*, ouv. cité, p. 116.

61. Général baron PAULIN, *Souvenirs*, ouv. cité, p. 260.

62. *Souvenirs de campagnes du sergent Faucheur*, ouv. cité, p. 106.

63. Les lettres analysées par Alan FORREST, dans *Napoleon's men*, ouv. cité, p. 142, le disent également.

64. Capitaine GERVAIS, *À la conquête de l'Europe*, ouv. cité, p. 111.

65. Émile FAIRON, Henri HEUSE [dir.], *Lettres de grognards*, ouv. cité, p. 370.

66. Jacques CHEVILLET, *Souvenirs d'un cavalier de la Grande Armée*, ouv. cité, p. 116.

67. *Souvenirs de campagnes du sergent Faucheur*, ouv. cité, p. 198.

68. Jacques CHEVILLET, *Souvenirs d'un cavalier de la Grande Armée*, ouv. cité, p. 137.

69. Laurence MONTROUSSIER, *Éthique et commandement*, Paris, Éditions Economica, 2005, p. 81.
70. *Journal du capitaine François*, ouv. cité, p. 198.
71. *Idem*, p. 482.
72. Jacques CHEVILLET, *Souvenirs d'un cavalier de la Grande Armée, 1800-1810*, ouv. cité, p. 73.
73. *Journal du capitaine François*, ouv. cité, p. 691.
74. *Souvenirs de campagnes du sergent Faucheur*, ouv. cité, p. 233.
75. *Mémoires du général Lejeune, 1792-1813*, Paris, Éditions du Grenadier, 2001, p. 201.
76. Général DE BRANDT, *Souvenirs d'un officier polonais*, ouv. cité, p. 253.
77. *Idem*, p. 262.
78. Général baron PAULIN, *Souvenirs*, ouv. cité, p. 68.
79. *Mémoires du général Griois*, ouv. cité, p. 47.
80. *Souvenirs de campagnes du sergent Faucheur*, ouv. cité, p. 186.
81. Steven ENGLUND, *Napoléon*, Paris, Éditions de Fallois, 2004, 639 p.
82. Sur ce processus, voir Natalie PETITEAU, *Lendemain d'Empire*, ouv. cité.

---

### ***Pour citer cet article***

Référence électronique

Natalie Petiteau, « Pour une anthropologie historique des guerres de l'Empire », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 30 | 2005, mis en ligne le 28 mars 2008. URL : <http://rh19.revues.org/index1013.html>

---

### ***À propos de l'auteur***

**Natalie Petiteau**

Professeur à l'Université d'Avignon

---

### ***Droits d'auteur***

Tous droits réservés

---

### ***Résumé / Abstract***

L'historiographie des guerres de l'Empire est essentiellement factuelle et néglige la dimension anthropologique. Pourtant, il y a là un champ de recherche fructueux : face à ces guerres d'un type nouveau, il est utile de s'interroger sur la façon dont les hommes ont affronté les combats, sur la cohésion des troupes mais aussi sur les représentations du monde nées de ces expériences. Ce qui permet d'ailleurs de mieux comprendre certaines dimensions de l'histoire sociale et politique de la France du premier XIX<sup>e</sup> siècle.

For an anthropological history of the napoleonic wars

The history of the Napoleonic wars has essentially been based on events and has so far ignored their anthropological dimension. Yet, this is a very interesting research field: how did the soldiers live in the battle? How did the troops construct their cohesion? What were their representations of the world? Moreover, the answers to those questions lead to a new understanding of the political history of France during the first half of the nineteenth century.

***Licence portant sur le document*** : Tous droits réservés